

Bonnard, portrait du peintre en époux

CINÉMA Dans «Bonnard, Pierre et Marthe», Martin Provost se penche sur la figure de l'artiste post-impressionniste pour donner le beau rôle à son épouse, campée par Cécile de France

NORBERT CRELIZ

S'il est un cinéaste qu'on ne peut pas soupçonner d'avoir attendu la vague #MeToo pour s'intéresser aux femmes, c'est bien Martin Provost. Acteur discret reconverti dans la réalisation, le Breton a même consacré toute sa carrière à ce jour – soit huit longs métrages, dont dernièrement *La Bonne Epouse* et *Sage Femme* – à la cause féminine! *Sérénité* (2008, avec Yolande Moreau), magnifique évocation de la peintre «naïve» Séraphine de Senlis, et *Violetta* (2013, avec Emmanuelle Devos), dédiée à la «sulfureuse» écrivaine Violette Leduc, l'ont de surcroît consacré comme maître du biopic d'artistes. Il n'y a donc guère de surprise à le voir aborder aujourd'hui le peintre post-impressionniste Pierre Bonnard (1867-1947) à travers sa relation avec celle qui fut sa muse et son épouse – certains ont ajusté sa géolérie, mais pas lui.

Impossible en effet de dissocier Bonnard de la mystérieuse Marthe, qui fut son unique modèle, occupant un bon tiers de son œuvre! Mais c'est aussi dire qu'une large

partie de cette histoire, profondément intime, est restée matière à conjectures. Pour la raconter, Provost choisit plus ou moins la même méthode que Bradley Cooper dans son récent *Maestro* consacré à Leonard Bernstein, c'est-à-dire d'évoquer ce couple à travers quelques moments clés. Sauf que son point de vue est plus ancré du côté féminin, faisant du génie supposé de l'affaire un homme plutôt falot et de son art presque une question secondaire. «Pourquoi sont-ce toujours les femmes qui posent?» commence naïvement par demander Marthe (Cécile de France, parfaite en fille du peuple qui se fait passer pour une aristocrate ruinée) peu après leur rencontre, en 1893. «Parce que ce sont les hommes qui peignent», répond du tac au tac Pierre Bonnard (Vincent Macaigne, très bien choisi et dirigé lui aussi). Avec ses amis, les autoproclamés Nabis, il rêve alors encore de révolutionner la peinture, dans un cercle qui s'est formé autour de l'égérie et mécène Misia Godebska (Anouk Grinberg). Par la suite, il se retirera de plus en plus du monde, dans sa modeste maison



Impossible de dissocier Bonnard (joué par Vincent Macaigne, au premier plan) de la mystérieuse Marthe (Cécile de France), qui fut son unique modèle. (FRENETIC FILMS)

en Normandie, au bord de la Seine, pour devenir celui qu'on appellera «le peintre du bonheur». Pourtant, après la révélation de l'amour et de la sensualité auprès de Marthe et de la découverte de leur havre de paix, ce dernier ne fera plus que leur échapper... C'est du moins la thèse de ce film.

Dernier acte frustrant

Comme dans *Le Bonheur* d'Agnès Varda, Bonnard découvrira en effet à travers une aventure tragique avec une jeune admiratrice, Renée Monchaty (Stacy Martin), que

l'amour ne s'additionne pas. Mais c'est aussi là que le film, plutôt bien emmanché, révèle ses limites. Les dialogues paraissent soudain sur la sensualité auprès de Marthe et de la découverte de leur havre de paix, ce dernier ne fera plus que leur échapper... C'est du moins la thèse de ce film.

L'originalité de Martin Provost réside dans son travail esthétique, en particulier une photo soyeuse aux coloris inhabituels

En fait, l'originalité de Martin Provost réside plutôt dans son travail esthétique, en particulier une photo soyeuse aux coloris inhabituels. Une surprenante séquence romaine (qui confronte hardiment le top sage Bonnard au «criminel» Caravage!) en fournit une dernière preuve éclatante. Mais au-delà, son néoclassicisme de bon aloi ne tient plus la distance. Manquent ici par trop la folie de cette passion dévorante pour la peinture et comment elle pesa sur une Marthe frustrée, par ailleurs privée d'enfants. En fait, c'est comme s'il l'im-

agination avait manqué au cinéaste pour raconter toute l'histoire. Ou alors une admiration plus profonde pour l'art de Bonnard? Et comme on ne trouvera pas plus de transcendance dans un résonant «merde» final, difficile de sortir totalement satisfait de ce film qui s'est insidieusement laissé gagner par un académisme de mauvais aloi. Comme quoi, le féminisme ne protège pas de tout. ■

Bonnard, Pierre et Marthe, de Martin Provost (France, 2023), avec Cécile de France, Vincent Macaigne, Stacy Martin, Anouk Grinberg, André Marcon, 1h38.

SUR LE WEB

Cully Jazz
Retrouvez le programme du festival sur notre site ou en scannant ce code QR



—

Le retour du monument Dave Holland

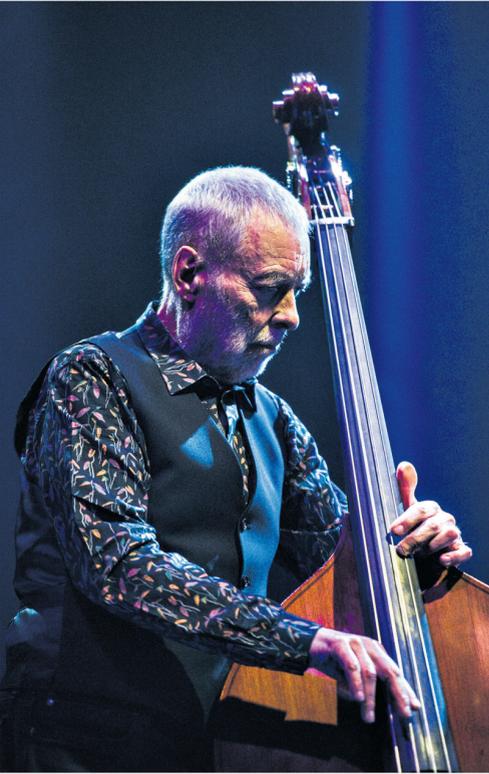
MUSIQUE Du 5 au 13 avril, la 41e édition du Cully Jazz Festival accueillera également un hommage à Clint Eastwood par son fils Kyle, Monty Alexander, Nubya Garcia et un projet du bassiste Reggie Washington sur les musiques afro-descendantes

STÉPHANE GOBBO
X @stephgobbo

C'est dans les sous-sols du Flon que le Cully Jazz Festival a levé hier matin le voile sur sa 41e édition. Le codirecteur de la manifestation lémanique, Jean-Yves Cavin, étant également le président du tout nouveau Jumeaux Jazz Club, inauguré à Lausanne la semaine dernière, logique pour lui de réunir la presse et les partenaires au cœur du quartier branché de la capitale vaudoise pour égrener les noms des musiciens et musiciennes qui, du 5 au 13 avril, se produiront dans les trois lieux payants du Cully Jazz. Avec comme scène principale ce majestueux Chapiteau qui, l'an dernier, se voyait doter d'un système de sonorisation immersif révolutionnaire.

Pour sa soirée inaugurale, la soirée 2024 du Cully Jazz accueille une habituée en la personne de Dee Dee Bridgewater. Mais c'est en invitée que la chanteuse américaine retrouvera le Chapiteau, conviée par la saxophoniste Lakecia Benjamin à poser sa voix sur ses mélodies blues-funk. Autres grands noms attendus sous le Chapiteau, le trompettiste israélien Avishai Cohen, le pianiste jamaïcain Monty Alexander et le contrebassiste britannique Dave Holland, que Jean-Yves Cavin qualifie de «monument du jazz» (il a collaboré avec Miles Davis, Stan Getz ou encore Carla Bley) et place parmi ses coups de cœur. Le musicien se produira en trio avec le guitariste Kevin Eubanks et le batteur Eric Harland.

Parmi les concerts du Chapiteau, le Cullieran met également en exergue un projet du bassiste Reggie Washington autour des musiques afro-descen-



Le contrebassiste britannique Dave Holland fait partie des coups de cœur de Jean-Yves Cavin, le codirecteur du festival. (BRNO, 7 MARS 2023/PATRIK UHLIR/IMAGO)

dantes, avec une douzaine de musiciens dont Raul Midon et Catherine Russell, ainsi que le retour de la saxophoniste anglaise Nubya Garcia, déjà venue au Next Step et désormais demandée par les plus grands festivals, comme celui de Glastonbury. «Elle dévoilera son nouveau projet, qui est tellement nouveau que nous n'avons pas encore reçu les éléments de communication», souligne Jean-Yves Cavin. Pour le reste, on note encore la venue au Chapiteau du contrebassiste Kyle Eastwood, élevé aux notes bleues par son père Clint, grand amateur de jazz auquel il rend hommage dans le projet *Eastwood by Eastwood*, dédié aux bandes originales de ses films.

Un projet électronique entre jazz et musique underground

Du côté du Next Step, le programmeur David Michaud pointe le duo belge Lander & Adriaan, projet électronique de deux musiciens jazz fans de musique underground des années 1990 et de claviers analogiques, l'association heureuse de la chanteuse franco-vénézuélienne La Chica et du pianiste suisse-colombien El Duende, qui se sont rencontrés à la Haute Ecole de musique de Lausanne (HEMU), d'où est aussi diplômé le jeune saxophoniste français Léon Phal, de plus en plus demandé sur les scènes internationales, de Londres à New York.

Quant au plus intime Temple, il résonnera notamment – comme Arnaud Di Clemente, programmeur et aussi directeur artistique du Jumeaux Jazz Club – aux sons du projet MayBeQuartet de la violoniste romande Estelle Beiner, avec au centre une pièce de John Zorn dont elle possède les droits, du folklore espagnol revisité par Rodrigo Cuevas et du groupe Quiet Men fondé par le clarinetiste français Denis Colin autour d'instruments rares, comme le zarb irakien (percussions) et l'arpeggione, une sorte de violon de gambe. ■

41e Cully Jazz Festival, du 5 au 13 avril 2024.

Avec «Ciao-ciao Bourbine», la Suisse se bidonne

CINÉMA Carton outre-Sarène, le nouveau film de Peter Luisi bénéficie d'un scénario bien délinant autour de l'adoption du français comme unique langue nationale

Pas facile de réussir une comédie helvétique. Autant l'avouer, les motifs de consternation (*Achtung, Fertig, Charliet, Tambour battant, Frontaliers Disaster*, etc.) sont plus fréquents que les motifs de satisfaction (*Les Faiseurs de Suisses, Bienvenue en Suisse, Moscou aller simple!*), surtout quand on préfère l'humour de Blake Edwards à celui de Claude Zidi. On ne boudera donc pas son plaisir devant *Cia-ciao Bourbine*, la nouvelle comédie satirique proposée par le spécialiste zurichois Peter Luisi (*Verflixt verliebt*,

Des auteurs qui débrident leur imagination sans pour autant tomber dans le n'importe quoi

Schweizer Helden), suffisamment délinant pour mettre en joie et juste assez enlevée pour ne pas tout gâcher. Sorti dans les salles alémaniques et tessinoises le 30 novembre, le film a déjà attiré près de 170 000 spectateurs et spectatrices dans les salles.

Le titre «francophone» *Cia-ciao Bourbine* (*Bon Schuur Ticino* dans la version originale), situe déjà l'enjeu: marre de notre

multilinguisme! L'entrepreneur populiste alémanique Jeannot Bachmann lance donc une initiative proposant une Suisse monolingue et – surprise –, c'est le français qui l'emporte! Alors que tous les services publics et subventionnés dans l'ensemble du pays doivent préparer leur transition, le Tessin se rebelle. Policier quinquagénaire à la peine, Walter Egli (Beat Schlatter, coscénariste) est envoyé à Locarno avec son nouveau collègue romand Jonas Bonnard (Vincent Kucholl) pour enquêter sur ce mouvement de résistance.

Ce dont le cinéma suisse a besoin

Au programme, clichés bien sentis, tandem désaccoré, excursion touristique, esquisse de *love story* et entourloupe démasqué, comme dans un bon Gérard Oury ou un Francis Veber d'aujourd'hui. Mais si la recette de la comédie grand public ne change guère, avec une musique assez infâme et l'image sureclairée de rigueur, l'énormité de la durée de départ et la place dès lors accordée à l'absurde (la panique administrative, les déguisements de l'agent «secret» Bonnard, la dérive cubaine du maire de Bellinzona, etc.) font vraiment plaisir à voir. Des auteurs qui débrident leur imagination sans pour autant tomber dans le n'importe quoi hideux de *Mad Heidi*, c'est exactement ce dont le cinéma suisse a besoin! Ne reste plus qu'à trouver notre Billy Wilder... ■ N.C.

Ciao-ciao Bourbine (**Bon Schuur Ticino**), de Peter Luisi (Suisse, 2023), avec Beat Schlatter, Vincent Kucholl, Catherine Pagani, Silvia Jost, Leonardo Nigro, Pascal Ulli, 1h28.

MAIS ENCORE

«Succession» et «The Bear» triomphent aux Emmy Awards
Après quatre mois de report provoqués par les grèves à Hollywood, les Emmy Awards ont scrupuleusement suivi le script: les séries «Succession» et «The Bear», parties grandes favorites, ont toutes deux triomphé sans partage. L'ultime saison de «Succession» a empêché pour la troisième fois le Prix de la meilleure série dramatique, après ses sacres de 2020 et 2022. Au total, elle a rafilé six prix, au cours de la soirée. «The Bear» sur place ou à emporter a confirmé son statut de paysage cathodique américain en récoltant également six récompenses (ATS).

Un petit jeu cruel pour raconter la répression iranienne

CINÉMA Artistes en exil, le réalisateur Mehran Tamadon et l'actrice Zar Amir Ebrahimi se mettent en scène dans «Mon pire ennemi», entre documentaire et fiction, dans la peau de personnes subissant et menant un interrogatoire idéologique

Le documentaire comme terrain d'expérimentations et de jeu. Pour l'Iranien Mehran Tamadon, installé à Paris, où il a étudié l'architecture avant de se lancer dans la réalisation, le cinéma dit «du réel» est un matériau malléable permettant toutes les audaces. En 2009, il partait dans *Bassidji* à la rencontre de quelques Gardiens de la révolution afin de comprendre ce qui anime ces défenseurs de la République islamique d'Iran. Six ans plus tard, il invitait dans *Iranien* quatre mollahs à passer deux jours chez lui dans le but de débattre de la notion du vivre ensemble, qui forcément varie que l'on soit athée et laïque ou musulman et fondamentaliste...

Voici qu'il nous revient cette année avec un film en forme de jeu de rôle. Dévoilé en février 2023 à la Berlinale puis montré en avril aux Visions du Réel à Nyon, coproduit comme les précédents par la société lausannoise Box Productions, *Mon pire ennemi* met en scène «pour de faux» – mais dans des conditions réelles, sans scénario – ce qui pourrait être un interrogatoire mené par un agent de la police de la moralité. Souhaitant lui-même

se placer dans la posture inconfortable de la personne mise sous pression, il a demandé à des personnes ayant réellement subi des interrogatoires idéologiques de devenir tortionnaire. Plusieurs ont refusé, et finalement Zar Amir Ebrahimi a accepté.

Le pouvoir du filmeur

Elle aussi installée en France, primée en 2002 à Cannes pour son rôle dans le thriller *Les Nuits de Mashhad*, l'actrice a fui Téhéran alors qu'elle était sur le coup d'une interdiction de quitter le territoire à la suite d'une affaire de meurs liée à la diffusion d'une vidéo intime. Face au réalisateur jouant à l'acteur, mais sans rien savoir de ce qui allait lui arriver, la voici qui plonge dans les souvenirs douloureux des longs mois durant lesquels elle a été interrogée, menacée et humiliée, pour à son tour pousser le réalisateur dans ses derniers retranchements et, littéralement, le mettre à nu.

Lors de la première suisse de son film à Nyon, organisée en collaboration avec *Le Temps*, le documentariste expliquait qu'avec *Bassidji* et *Iranien*, il avait d'une certaine manière l'impression de trahir des défenseurs du régime qui lui avaient fait confiance en les rendant à l'image plus intolérants que la réalité vécue durant le tournage. «La relation entre le filmeur et le filmé est difficile, car c'est le premier qui a le pouvoir, dit-il. Afin de raconter une histoire, le filmeur prend des personnes pour

en faire des personnages. Il n'y a pas un réalisateur de documentaire, même si tous ne l'avouent pas, qui n'a pas la boule au ventre au moment de montrer son film aux personnes qu'il a filmées. Veront-ils qu'on a triché?» Dans *Iranien*, Mehran Tamadon avait choisi d'apparaître à l'écran aux côtés des mollahs afin d'être mangé à la même sauce. «Mais aussi pour mieux les faire parler», sourit-il. C'est ce rapport qu'il a voulu inverser en devenant le personnage central de *Mon pire ennemi*. «Tous les Iraniens ont un interrogateur planqué dans leur tête, expose-t-il. Tout ce qu'on dit, tout ce qu'on écrit, tout ce qu'on filme, on imagine que quelqu'un l'entend, le lit ou le voit, pour nous juger, nous arrêter et nous interroger.» Il cite l'exemple du *Passé* (2013), un film tourné par Asghar Farhadi en France: «L'acteur iranien qui joue l'ex-mari de Bérénice Bejo fait bien attention de ne jamais la toucher, car il sait qu'il aurait des problèmes s'il souhaitait retourner en Iran.»

Nécessité du dialogue

De passage l'été dernier au Locarno Film Festival, où elle officiait au sein du jury international (qui décernera le Léopard d'or au film iranien *Critical Zone*, tourné dans la clandestinité de nuit à Téhéran par Ali Ahmadzadeh), Zar Amir Ebrahimi nous expliquait que tout ce qu'elle fait subir à Mehran Tamadon dans le film, comme cette menace de

l'emmener nu devant l'école de ses enfants, elle l'a décidé elle-même. «Je me déteste tellement dans ce film, avoue-t-elle. Même si je joue un personnage, il s'agit bien de moi... Ça m'a fait peur de voir à quel point on peut naturellement se mettre dans la peau de quelqu'un d'autre et devenir violent. Ça a été, pour moi aussi, comme une torture.» Et d'avouer que cela pose une question morale qui est au cœur du cinéma: peut-on, en tant que réalisateur, faire replonger quelqu'un dans ses traumas? «Le cinéma est pour moi un endroit où je vis des expériences, où j'en propose à mes personnages et où on est tous après coup transformés», répond Mehran Tamadon. Ici, je suis d'abord dans le réel tandis que Zar est dans la fiction; mais vers la fin du film, lorsqu'elle parle de ce qu'elle a vécu, elle devient un vrai personnage de documentaire.» Tourné en quelques très longs plans-séquences qui ont ensuite été coupés et agencés au montage, *Mon pire ennemi* est un film à la fois ludique et radical, et qui parle autant de politique que de cinéma. Un film qui ne laisse pas indifférent et qui souligne en fine, comme *Bassidji* et *Iranien*, la nécessité du dialogue. ■ 5.6.

Mon pire ennemi, de et avec Mehran Tamadon (France, Suisse, 2023), avec Zar Amir Ebrahimi, 1h22. Séances spéciales en présence du réalisateur et de l'actrice, aujourd'hui à Pully (CityClub, 20h) et demain à Carouge (Bio, 20h30).

A Berne, des films musicaux qui questionnent nos stéréotypes

FESTIVAL Depuis quatre ans, le Norient interroge notre monde à travers le prisme de la musique au cinéma. L'édition 2024, qui s'est achevée dimanche, a porté un nouveau regard, rempli d'espoir

ÉLISABETH STODUMANN, BERNE
X @estoudmann

Participer au Norient Festival, c'est un peu comme prendre le train, l'esprit curieux et vagabond, sans connaître sa destination finale. Samedi dernier au Prog, le grand centre culturel de la ville de Berne, à deux pas de la gare, la station de départ s'appelait Bubble 02. Une session d'écoute où s'enchaînaient et se juxtaposaient lectures et sons animés par l'artiste afro-descendant de Berlin (Nicole Pearson), un DJ et programmeur de Nairobi (Raphael Kariuki), l'auteur et poète ghanéen Kwame Aidoo ainsi que l'un des membres du bureau berlinois de Norient (Phillipp Rhenius). La performance était pensée comme une façon de lutter contre notre soumission aux flux continus des réseaux sociaux. Une méditation guidée d'un genre nouveau permettant de découvrir «des textes qui rient, pleurent, saignent et transparent» enveloppés dans des nappes de sons captivants. Une bonne introduction à la façon unique qu'a l'équipe de Norient de déjouer nos a priori et de partir du cinéma pour se déployer dans des formats pluridisciplinaires.

Une petite heure plus tard, la salle s'est transformée en lieu de conférence et a fait converser plusieurs intervenants kényans résidant dans leur pays d'origine ou en

Europe autour de cette question: «Pourquoi le mouvement est autorisé à certaines personnes, mais pas à d'autres?» La réalisatrice Emma Mbeke Nzioka était la directrice artistique de cette 13e du Norient Festival. Modérateur du panel, elle constate: «Les artistes sont concernés par l'identité, par le soi: leur parole doit être entendue. On ne peut pas régler la question de la migration (de courte ou de longue durée) en ne prenant en compte que la dimension économique.»

La musique, le son et le bruit: des «sismographes de notre temps»

A cet effet, celle qui est aussi connue en tant que DJ sous le nom de Coco Em a créé un collectif. Pass Pass, basé au Kenya, qui «appelle à l'unité mondiale en éliminant les frontières et les restrictions de mouvement». Une utopie face à un monde d'États-nations qui se referme de plus en plus sur lui-même? «J'admets que la situation actuelle est vraiment déprimante, reprend-elle dans un large sourire, mais les choses évoluent toujours par cycle. Je suis persuadée que nous sommes à la fin d'un cycle. Les choses tendent à se radicaliser quand on arrive au bout de quelque chose. Je reste confiante. Les choses vont changer, ce n'est qu'une question de temps...»

Au cinéma Rex, le soir, il est question de «renverser le regard occi-

dental» à travers un autre débat et deux films radicalement différents: le court métrage *Katogo*, de Noah Grothe, propose une série de scènes, parfois choquantes, filmées en immersion à Kampala et réalisées avec plusieurs artistes ougandais. «Les images les plus puissantes viennent de la force collective et de la diversité», explique le réalisateur, qui se présente comme un citoyen du monde blanc.

Le piège de l'exotisme

A l'opposé, le très consensuel *Tuist à Bamako*, de Robert Guédiguan, traite des folles années de l'indépendance au Mali où la jeunesse s'émancipe aux sons du twist. Tourné au Sénégal, le film a pour héros un couple de jeunes Maliens, interprétés par des acteurs français afro-descendants. Sa caméra n'évite pas le piège de l'exotisme, voire de quelques invraisemblances. Il n'empêche, *Tuist à Bamako* apporte sa pierre à l'édifice d'une réflexion sur la collision entre les perceptions d'un monde rural traditionnel qui se veut immuable et l'utopie communiste révolutionnaire du Mali des années 1960.

Pour Thomas Burkhalter, fondateur de la plateforme Norient, qui s'emploie depuis plus de vingt ans à concevoir la musique, le son et le bruit comme des «sismographes de notre temps», et opère comme un chaînon facilitant la réflexion de journalistes, anthropologues, musiciens, DJ, chercheurs, «il faut de penser que seul un réalisateur suisse peut faire un film sur la Suisse. Et cela est valable partout. Après tout, nous vivons tous sur la même planète.» ■

Le Kunstmuseum refuse de rendre une œuvre

BÂLE Le musée ne veut pas restituer un tableau d'Henri Rousseau acquis en 1940 et considéré comme un «bien en fuite». Des pourparlers sont en cours pour une indemnisation «juste et équitable»

MAIS ENCORE

C'est parti pour le Festival des Lumières à Morat
La 8e édition du Festival des Lumières de Morat (FR) commence aujourd'hui et se terminera le 28 janvier. Plus de 50 000 visiteurs sont attendus sur les plus de 20 artepilages artistiques, qui proposeront davantage de performances en direct et d'œuvres d'art combinant diverses techniques artistiques que l'an dernier. (ATS)

ATS

Le tableau en question est *La Muse inspirant son poète/Apollinaire et sa muse* peint en 1909 par Henri Rousseau, a indiqué hier le Kunstmuseum de Bâle. Le musée a acheté l'œuvre en 1940 à la comtesse Charlotte von Wedsdelen. En 2021, les avocats d'un requérant ont pris contact avec le musée pour demander sa restitution.

Selon le Kunstmuseum, la vente du tableau d'Henri Rousseau par Charlotte von Wedsdelen fait partie de cas traités en Suisse comme des ventes de «biens en fuite». Il s'agit des ventes faites par des émigrés ayant fui l'Allemagne nazie vers un pays étranger non occupé entre 1933 et 1945. Charlotte von Wedsdelen, de religion juive, a fui l'Allemagne nazie et se trouvait en Suisse au moment de la vente du tableau. Elle a dû le vendre pour des raisons financières, ce qui n'aurait pas été le cas sans la persécution nazie. Selon le rapport de la commission artistique, le prix de vente était «bas, voire déraisonnablement bas». Le Kunstmuseum a payé à l'époque 12 000 francs pour ce tableau, alors que, sur le marché libre, le tableau aurait dû rapporter les millions 40 000 francs, voire 60 000 francs.

Le musée considère qu'il n'existe pas de droit de restitution pour ce tableau. ■